

**Les Cahiers
Wahou!**

#5

L'Autre présence

Olivier Leroi



L'Autre présence

Olivier Leroi

Wahou!
saison culturelle | Grand Chambord

L'Autre présence
Olivier Leroi
12 avril — 20 juin 2025



Une présence que nous recherchons

Éditorial de Gilles Clément,
Président du Grand Chambord

Olivier Leroi nous invite à regarder. À regarder autrement. À déplacer notre regard, en le suivant dans les pas de côté qu'il propose et qui sont au cœur de sa démarche artistique.

Durant sa résidence en Grand Chambord, l'artiste n'a pas concentré son travail sur la faune sauvage qui vit sur notre territoire. Ce sont plutôt les liens qui unissent et réunissent animaux et habitants qui ont fait l'objet de son attention. Que se joue-t-il lorsqu'au détour d'une balade, nous découvrons une trace, témoignage presque vivant indiquant le passage d'un oiseau, d'un sanglier ou d'un castor? La plume abandonnée, la souille creusée dans la boue par le sanglier, l'empreinte d'une patte dans l'argile du sol, tous ces indices qui documentent un instant de vie créent un pont émotionnel entre nous et l'animal. Ils disent cette *Autre présence* avec laquelle nous vivons, nous, habitants de la Sologne. Une présence que nous recherchons. Qui, en effet, ne traverse pas le parc de Chambord sans l'espoir d'apercevoir un défilé de marcassins ou un cerf majestueux? Qui ne scrute pas les ciels de Loire pour identifier les oiseaux qui les peuplent?

Avec humour autant qu'avec poésie, Olivier Leroi nous propose d'observer avec lui ce que dit notre rapport, parfois ambivalent, à l'animal. Les traces de pas que nous laissons derrière nous sont-elles d'une essence différente de celles de la faune locale? De quoi témoignent les animaux naturalisés que nous faisons habiter avec nous, dans nos lieux publics et jusque dans nos intérieurs?

Olivier Leroi n'est pas un illusionniste. Dans les interventions qu'il réalise à partir d'images préexistantes issues de livres ou de journaux par exemple, il ne vise pas à créer des fictions visuelles confondantes de réalité. Sa touche est visible, marquée. Le plus souvent, ce qu'il propose de voir est esquissé. Ainsi, deux propositions cohabitent : celle de l'image originelle et celle créée par ses ajouts. Une manière de s'échapper, peut-être, de l'éternelle question de l'œuf ou de la poule, ou de qui traverse quoi : est-ce l'animal qui traverse la route ou la route qui traverse l'habitat de l'animal? À l'évidence les deux.



Un dispositif à perturber et à questionner

Présentation de l'artiste. **06**

Une histoire d'empreinte

Présentation de la résidence
et de l'exposition. **09**

Quelque chose qui surgit de la boue

Entretien réalisé avec Olivier Leroi. **21**

Un sanglier est entré

Entretiens menés avec des habitants. **23**

Le carnaval des animaux. Petite anthologie.

Par Gilles A. Tiberghien, philosophe. **30**

Œuvres exposées **37**

Légendes **57**

Remerciements **59**

Un dispositif à perturber et à questionner

Olivier Leroi



L'œuvre d'Olivier Leroi est d'une surprenante et vivifiante impertinence poétique. Toujours en lien intime avec son milieu, l'artiste y puisant sa respiration, elle est à la fois rhétorique et se compose d'images métaphoriques ou métonymiques. Elle est l'expression, par le mot, l'image, la forme, l'humeur, l'humour qui s'en dégagent, de la simple vitalité du présent. Par une manipulation toujours très minimale, il est ici ramené à son rythme essentiel, celui du sens, des sens, multiples et mystérieux, des aspects de l'existence.

La production artistique d'Olivier Leroi dote ainsi d'authenticité notre séjour terrestre et constitue avec évidence une drôle, saisissante et facétieuse tâche spirituelle car celle-ci est douée dans son propos d'une dimension ironique et poétique. Elle constitue une sorte d'écart de langage dans une distorsion de sens et de perception, ses œuvres fonctionnant comme un dispositif à perturber et à questionner avec plaisir car elles privilégient la vie et la jouissance incarnée du réel...

Florence Beaugier

Olivier Leroi a réalisé plusieurs commandes publiques : *Abscisses-ordonnées* au collège du Brunoy (Essonne), *Une molécule d'eau dans l'eau* au lycée Marguerite-Audoux de Gien (Loiret), *Vingt et une histoires dans le vent* au collège de Thiant (Nord), *Les cinq sens* à l'Institut des neurosciences de Grenoble (Isère), *1020 KM* du mont Gerbier-de-Jonc à l'estuaire (Ardèche), *Les assiettes* au collège Jean-Moulin de Verrières-le-Buisson (Essonne), *L'écoute* pour la nouvelle Maison de la culture de Bourges (Cher).

Ses œuvres figurent dans des collections privées et publiques comme le Fonds national d'art contemporain (Fnac), plusieurs Fonds régionaux d'art contemporain (Frac), ainsi que dans diverses fondations.

Parmi ses publications, on peut mentionner *Chronopoétique*, une monographie aux éditions Actes Sud en 2015, *Chiens de Lanester* chez Eternal Network en 2022, et *L'écoute* aux éditions Filigranes.



Une histoire d'empreinte

Présentation de la résidence
et de l'exposition *L'Autre présence*

L'exposition *L'Autre présence* propose une sélection de travaux d'Olivier Leroi réalisés ces dernières années, qui font œuvre en lien avec les habitants et les animaux peuplant les milieux naturels. Le travail de résidence en Grand Chambord comporte trois volets : *La Grande coulée*, *Le Scrupule*, *Dedans/dehors*. Un quatrième, *Monolithe*, a été initié et sera réalisé ultérieurement.

Ils sont décrits par l'artiste et documentés au moyen de photographies dans les pages suivantes.

La Grande coulée

C'est un travail de sculpture, de plats co-réalisés avec la faune locale. On propose une sorte de page blanche, constituée d'argile, qu'on installe dans une souille de sanglier. Ensuite, on attend que les sangliers viennent. On imagine ce qu'ils ressentent. Une simple petite trace, c'est incroyablement fort et touchant pour moi. Pour ce projet, j'ai collaboré avec Hervé Rousseau, céramiste, installé à Henrichemont près de la Borne dans le Berry, avec la Tuilerie de la Bretèche, à Ligny-le-Ribault, où ont été cuites les céramiques.

Le Scrupule

On est à nouveau dans une histoire d'empreinte. Celle du pied de cet adolescent qui marche dans la grotte de Pech Merle. C'était il y a environ 25 000 ans, mais cette empreinte annule la notion de temps. Elle aurait pu être faite hier. Le temps est complètement écrasé. Il reste quelque chose de la présence de cet adolescent, dans cette empreinte où on devine un poids, une vie.

Ensuite, il y a la relation au milieu : en Grand Chambord, il y a des chocolatiers. Je me suis dit que ce serait vraiment intéressant de faire une édition à partir du chocolat. Le chocolat induit la noisette et par ricochet le scrupule. Le scrupule, c'est un caillou dans une chaussure, ça vient de là. Et ensuite, il n'y a qu'un pas jusqu'à la réflexologie. On a donc demandé aux gens de prendre leurs empreintes de pieds dans le chocolat, et on les a invités à parler d'eux, en plaçant une noisette sur un point particulier de leur empreinte, puisqu'à chaque partie du pied correspond un organe. Enfin, ce n'est pas aussi sérieux que ça! C'est une manière de nourrir des échanges.

Dedans/dehors

En Sologne, les animaux sont très présents dans l'imaginaire des habitants de ce « milieu » particulier. Avec *Dedans/dehors* nous sommes allés, à la recherche des animaux naturalisés qui se trouvent dans les maisons des villages alentour et dans les lieux publics, pour définir un des liens humain-animal et créer ainsi un paysage intime de ce lien.

Le résultat est montré comme un album de famille. Dans l'exposition, l'album est sur une table. En s'asseyant, nous rentrons dans quelque chose d'intime : chaque photo est centrée sur un animal. Autour de cet animal, sur les bords du cliché, c'est toute l'information qui arrive...

Dans les lieux neutres dans lesquels on travaille, on a envie de quelque chose d'accueillant, que quelque chose vienne aussi de nous. Du coup, ça peut devenir bordélique, bordélique et sympathique à la fois. C'est puissant le geste de ces gens qui consiste à mettre des animaux dans ce genre de contexte. Et moi, ce geste, il m'intéresse.

Monolithe

(réalisé ultérieurement)

Il y a quelque temps que je voulais travailler avec cet étrange objet tiré du film de Stanley Kubrick, *2001, l'odyssée de l'espace*, pour le faire voyager dans le temps et dans un autre milieu. Le mettre en contact avec d'autres animaux que les hommes ou les singes : un contact par la langue, un monolithe réalisé en pierre de sel. Installé dans le calme d'une clairière à l'abri des passages, les cerfs et biches du parc, attirés par leur besoin de minéraux, viendront lécher cette étrange présence.















Quelque chose qui surgit de la boue

Entretien réalisé
avec Olivier Leroi

Les textes qui présentent votre parcours débutent en indiquant que votre première formation est celle de forestier. Cela doit donc être important pour vous. Qu'est-ce que cela dit de vous aujourd'hui ?

Ça situe. Cette formation enclenche ou dit quelque chose du début d'un chemin de vie. J'ai suivi cette formation de forestier en ne sachant pas trop ce que c'était, comme souvent quand on est jeune et qu'on n'est pas vraiment orienté. Peut-être pour ne pas bosser dans un bureau ou à l'usine... J'ai eu cette enfance avec mon grand-père, la chasse, la pêche, la campagne, ça a été une voie. Mais j'avais aussi passé le concours de l'école Boule [école supérieure des arts appliqués et lycée des métiers d'art, d'architecture intérieure et du design]. Donc il y avait quand même ces deux voies. J'aimais beaucoup le bois. Un cousin de mon grand-père était menuisier et, parfois le dimanche, j'allais dans l'atelier. J'étais baigné dans ce milieu. Ensuite, un autre élément important dans mon parcours c'est mon accident de moto, à 19 ans, pendant ma formation de forestier. J'en suis ressorti avec un autre rapport à la vie. Je ne voulais pas attendre la retraite pour faire ce que je sentais intuitivement. Et puis j'ai eu la chance de trouver cette maison où je vis encore, quand

j'avais la vingtaine. Tous les matins, je me suis mis à marcher, en conscience. Parfois tu te sens traversé, tu sens que tu fais partie du milieu et tu as des sortes de petits picotements. Ce n'est pas mystique. C'est le sentiment d'être présent et d'être dans une forme de justesse. Donc le matin, il y avait ce réveil avec les oiseaux. Puis sont venues des rencontres avec des artistes, la lecture de haïkus et de la philosophie japonaise. J'ai aussi lu *Walden ou la vie dans les bois*, d'Henry David Thoreau. Ça a commencé comme ça.

| Quelles sont vos influences artistiques ?

Alors ça, pour moi, c'est compliqué. Je ne sais jamais quoi répondre à cette question. Les noms ne me viennent jamais. Ce que je peux dire c'est que je ne suis pas peintre ou pas encore mais j'aime la peinture. J'aime Mondrian, j'aime l'art concret. Ce n'est pas un rapport professionnel, d'artiste à artiste. C'est un rapport de plaisir à regarder de la peinture.

C'est une question de plaisir en fait. Ce qui me vient c'est le travail de Francis Alÿs, et aussi Philip Guston, le peintre américain ! Il y a ce travail d'impertinence, à montrer des choses simples mais qui, mine de rien, font basculer la

réalité. Qui posent ces questions fondamentales de l'existence. Comme la question de la liberté de l'individu, pas une liberté de conquérant, mais plutôt une manière de se positionner dans le monde.

Pour moi, quand ça fait œuvre, c'est qu'il y a un parfum qui se dépose de la personne. On discerne une forme d'aura, une sorte d'harmonie, même si le sujet est trash ou si c'est fait avec des bouts de ficelle, peu importe! Il y a œuvre, quand on sent que quelque chose s'ouvre derrière ce que l'on voit.

Quels mots utiliseriez-vous pour décrire le paysage du Grand Chambord?

Ce sont des paysages qui sont plutôt secrets. J'emploie d'ailleurs le pluriel. Quand on est dans un paysage de collines, on est toujours situé: on sait à peu près où on est. On se voit sur la Terre aussi... Mais ici, il n'y a pas d'horizon, donc on passe d'un micro-paysage à un autre. Et c'est comme si on passait d'un chapitre d'un livre à un autre. C'est un paysage qui fonctionne selon le régime de l'apparition. L'apparition d'un micro-paysage comme l'apparition d'un animal qui sort d'un bois par exemple. Quand on est à la montagne, on voit à perte de vue plein d'endroits différents en même temps. C'est la même chose en Antarctique ou au Mexique. Là-bas, la dimension du paysage n'est pas du tout la même! Alors qu'ici il y a quelque chose qui n'est pas donné: il faut marcher, il faut traverser le paysage. Ce n'est pas le regard qui traverse le paysage, comme lorsqu'on est sur un point haut ou dans un paysage très ouvert. Il faut traverser le paysage physiquement.

Comment avez-vous abordé votre résidence en Grand Chambord?

Chambord, la Sologne... l'image qui me vient, c'est celle des animaux. Il y en a de moins en moins dans nos vies. La relation à l'animal est de plus en plus lointaine. Mais quand on voit des empreintes, il y a quelque chose qui surgit de la boue, une énergie comme sur un tableau de Van Gogh. On ressent une sorte de densité, et on comprend que la peinture n'est pas dans le sujet, elle est dans la présence, dans la débrouille à faire sentir une « chose » et à trouver la bonne manière de le faire.

L'enjeu, pour moi, c'était de retrouver une fraîcheur dans un milieu que je connais, puisqu'il ressemble beaucoup au lieu où je vis. Cette fraîcheur peut venir de choses assez simples. Par exemple, à Chambord, je n'étais jamais allé dans la réserve, qui est fermée au public. Et quand on y est allé, on a vu le troupeau de mouflons du parc: belle synchronicité sur 5 000 hectares! Comme de travailler avec des artisans qui fabriquent du chocolat avec passion. Ce sont de beaux moments.

Un sanglier est entré

Entretiens menés avec des habitants

Julien — habitant de Saint-Dyé-sur-Loire et directeur de la Maison de la Loire du Loir-et-Cher

Que diriez-vous de la relation entre les habitants et les castors, ici, entre Loire et Sologne ?

J — Ça a beaucoup évolué. Pendant longtemps, les animaux, le castor bien sûr, mais plus généralement tous les animaux sauvages, étaient considérés selon leur caractère utile pour l'homme : c'est un animal qu'on chasse pour sa fourrure, qu'on mange, etc. À la fin du XIX^{ème} siècle, des gens se sont intéressés à la faune autrement. C'est de là qu'est parti le mouvement de reconnaissance de ces animaux au-delà de leur utilité directe. Le castor est le premier animal protégé en Europe : c'est avec lui que débute la protection animale. Ensuite, il y a eu la phase de réintroduction. On le réintroduit, c'est bienvenu, mais petit à petit des gens commencent à être impactés : « Ah bah il a fait un barrage ! Ah mon jardin est inondé ! Ah il m'a coupé un peuplier ! ». On commence à avoir une relation plus tendue, un peu comme avec le loup. Cinquante ans après sa réintroduction, on commence à voir poindre quelques problèmes avec les activités humaines.

À ce propos, qu'est-ce que vous diriez de la compatibilité des activités des castors et des activités humaines ?

J — On veut de la faune, c'est super ! Mais attention, parce qu'il ne faudrait pas que le loup vienne manger nos moutons, il ne faudrait pas que le cormoran vienne manger notre poisson. On n'est plus prêt à vivre avec la nature en fait. Notre activité humaine a trop empiété sur la nature. On se retrouve avec des renards en pleine ville, on se retrouve avec des sangliers en pleine ville, et ça dérange. Mais en fin de compte, c'est quand même nous, à la base, qui avons mangé leur milieu. Pour l'instant, à propos du castor, on ne le ressent pas trop. Il y a quelques inondations par-ci par-là, des arbres taillés. Après, c'est vrai qu'il n'y a pas de dédommagement comme avec le loup. Quand un castor te coupe dix peupliers dans la nuit, tu y es de ta poche. Je ferais de la pisciculture

ou de la sylviculture, peut-être que je n'aurais pas ce regard-là... Un jour ou l'autre, je pense qu'on en viendra aux quotas de capture, comme au Canada, pour réguler l'espèce, car elle n'a plus de prédateur naturel. Mais bon, on n'en est pas encore là.

Pourtant, dans les imaginaires, le castor est bien perçu, non ?

J — Oui bien sûr, c'est la limite de la comparaison avec le loup. Le castor a une image d'animal pépère, c'est gentil dans les dessins animés, c'est souvent l'animal cultivé, c'est un architecte, et puis il est très famille, c'est un peu le bon père de famille même. Et puis on a l'image du castor canadien, qui fait son barrage et sa hutte en plein milieu du lac, avec des trappeurs qui le chassent. Mais chez nous c'est pas du tout ça. Chez nous, la majorité du temps, il vit dans un terrier sur la berge. Ça existe les barrages sur les cours d'eau, mais jamais sur la Loire. Et on ne le verra que rarement en plein jour, il a des mœurs crépusculaires et nocturnes.

Quels sont les signes qui trahissent la présence des castors ?

J — L'animal a changé ses habitudes. On pense que le castor vivait le jour, comme au Canada. Il avait une hutte aussi, en bord de Loire et au bord des cours d'eau. Mais l'homme, avec sa pression, avec la chasse notamment, lui a fait changer un peu ses habitudes. Il sort donc le soir et la nuit, il se fait un terrier plutôt qu'une hutte, mais n'empêche que ce gros balourd, quand il se promène, quand il va manger un bout de bois, eh bien il en met partout ! Il laisse des copeaux de bois et des arbres rongés, on voit les traces de queue qu'il fait sur le sable. Il laisse aussi des empreintes olfactives, avec le castoréum, pour marquer son territoire. Donc c'est assez simple de déterminer sa présence.

Et quelle est votre propre relation au castor ?

J — Ma relation à moi ? Mais c'est de l'amour ! Le castor, je l'ai vu pour la première fois dans l'Allier, au tout début de ma carrière d'animateur nature. C'était très émouvant. Et quand je suis arrivé ici il y a 22 ou 23 ans, on m'a dit qu'il y avait des castors. Donc je m'y suis intéressé et c'est devenu un peu un animal fétiche pour moi. Dès que je fais ma première sortie de l'année, j'espère le voir. Et quand je le vois, c'est toujours la même émotion ! À côté de ça, je suis un vrai collectionneur. J'ai tout ce qui se rapporte aux castors. Je pense que j'ai tous les bouquins qui sont sortis. Et dès qu'il y a une babiole, une

petite statuette, un porte-clé, je l'achète. Et les gens qui me connaissent m'offrent ce qu'ils trouvent. Même mon pendentif, c'est un castor! Ça fait des années que je réfléchis à un tatouage aussi, mais bon, je commence à me dire que ce serait un peu trop. Toujours est-il que j'ai cette relation-là, avec cette émotion-là quand je vois l'animal, et je pense que ça ne partira jamais. C'est une relation saine, je ne suis pas un psychopathe! Et puis moi, maintenant, j'attends de voir une loutre. Elle est présente sur la Loire, j'ai vu quelques traces, donc j'espère la voir avant la fin de ma carrière.

Hélène — habitante et maire de Bracieux

Selon vous, à quoi devine-t-on la présence des animaux parmi nous?

H — Par les traces, on en voit lorsqu'on se promène en forêt. Au bruit, on peut entendre différents cris autour de nous. Et les nids, on peut en voir dans les arbres, dans la végétation...

À quoi devine-t-on la présence des animaux dans le bourg de Bracieux?

H — On a de belles preuves de la présence des animaux dans le village en effet! Deux boutiques ont été visitées par des sangliers à des dates différentes. La première fois, c'était dans une quincaillerie, située place de la Halle. Un sanglier est entré. On aurait dit un éléphant dans un magasin de porcelaine. Il est passé par les vitrines et a cassé de la vaisselle. Il a laissé quelques traces de son passage, c'est sûr! La deuxième fois, c'était dans une épicerie. Un sanglier blessé est entré par une porte et est ressorti par une autre. Ça a fait la une des journaux! Ces deux épisodes se sont passés en période de chasse. On suppose que ce sont des animaux qui ont été perturbés, peut-être poursuivis, et qui ont couru droit devant eux sans savoir là où ils allaient. De même, il y a deux ans, on a eu un petit souci sur la place de la mairie. On a regardé les caméras de surveillance pour visionner ce qui s'était passé. On a vu une biche qui est arrivée tranquillement sur le parvis de la mairie et qui s'est régalée des géraniums plantés dans les jardinières. À chaque fois qu'une voiture passait, elle s'arrêtait, puis reprenait son repas. Elle est restée presque toute la journée devant une maison au bout de la rue de Candy et a fini son parcours dans le parc à moutons de la Communauté de communes avant de repartir dans les bois. Ah oui et j'ai encore une

anecdote! Lorsqu'on a construit le cabinet médical, on a planté une haie de thuyas. Quelques jours après, je vois tous les thuyas qui sont posés à côté des trous. Je me suis dit que c'était bizarre, que quelqu'un avait essayé de les voler et qu'il s'était fait surprendre. Un voisin me dit : « Ben dites donc, vous avez de drôles de clients vous maintenant! ». Et quand je lui ai demandé pourquoi il me disait ça, il m'a répondu : « Hier soir, il y avait un cerf et quatre biches qui mangeaient vos thuyas! ».

Est-ce qu'une rencontre avec un animal vous a particulièrement marquée?

H — Au cours d'une promenade en forêt, je me suis retrouvée presque nez à nez avec un cerf. C'était en pleine journée. C'était magique! C'est un animal magnifique, étonnamment haut. On ne s' imagine pas qu'un cerf est aussi grand! Tous les deux, on a eu un arrêt, on était surpris. C'est une rencontre qui m'a marquée! Une nuit, j'ai aussi eu la surprise, en traversant le parc de Chambord, de voir traverser devant ma voiture tout un troupeau de mouflons. Je ne les avais jamais vus avant et je ne les ai jamais revus depuis. C'était impressionnant!

Allez-vous dans des endroits particuliers pour voir des animaux?

H — Au moment du brame, il y a un troupeau de biches et de cerfs qui vient dans un pré à la sortie de Bracieux. En fin de journée, je vais souvent l'observer. Pendant plusieurs années, il y avait trois biches qui venaient brouter à la nuit tombée. Quand je rentrais de la Communauté de communes, je faisais un détour pour voir si les biches étaient encore là, avant de rentrer chez moi. C'était ma promenade du soir! Et quand je ne les voyais pas, j'étais ennuyée, tracassée.

David — habitant de Mont-près-Chambord

D'où vient votre intérêt pour les animaux?

D — Je suis né à Blois et j'ai grandi à Saint-Denis-sur-Loire. La Loire, c'est un peu le terreau de cet intérêt pour la nature. La Loire n'est pas seulement un élément du paysage mais un écosystème avec une biodiversité très riche. Plus jeune, j'ai fait partie d'une association qui s'appelle aujourd'hui Loir-et-Cher Nature. Des naturalistes m'ont permis de découvrir et de nommer la faune des bords de Loire et des alentours.

À la fin de mes études de biologie, j'ai obtenu un DEA d'éco-éthologie, c'est l'étude de la faune dans le milieu naturel. Ensuite, j'ai été animateur nature dans le nord du département. Pendant cinq ans, j'ai sensibilisé des enfants et des adultes à la faune et la flore, et à la protection de l'environnement. De juillet 2002 à octobre 2005, j'ai voyagé autour de la planète à vélo pour découvrir les grands milieux naturels. J'ai observé les loups en Italie, les pélicans en Grèce, j'ai pédalé à côté des girafes et des zèbres en Afrique... Dans chaque pays, je me suis focalisé sur une espèce emblématique comme le superbe quetzal, au Panama. Ce qui m'intéresse à travers l'observation des animaux, c'est de ressentir des émotions liées à des rencontres parfois fugaces. En 2011, le virus du voyage est revenu! J'ai fait un tour d'Europe en camping-car, en famille, pour découvrir les milieux naturels de notre continent, et sensibiliser mes enfants à la nature. La nature est au cœur de ma vie!

Quels oiseaux vivant entre Loire et Sologne observez-vous particulièrement?

D — Le balbuzard pêcheur est un rapace qu'on peut voir en levant la tête. Il fait du surplace au-dessus de la Loire et des grands étangs. Il observe et plonge pour attraper les poissons. Il niche à la cime des arbres. Dans les forêts vivent aussi plusieurs espèces de pics. Au printemps, ils tambourinent sur les troncs, ils se répondent et marquent leurs territoires. Le tambourinement a une fréquence différente en fonction des espèces. Il y a le pic noir, le pic vert, le pic cendré, le pic épeiche, le pic épeichette... Ce sont des oiseaux assez discrets mais qui laissent des indices de présence importants en faisant des trous dans les troncs. Ensuite, notre paysage est caractérisé par les forêts, les étangs, la Loire mais aussi par les milieux ouverts. Dans les prairies et les champs vit un oiseau peu connu : l'œdicnème criard. Il a la taille d'une perdrix mais est haut sur pattes. L'été, son cri retentit dans la nuit. Notre territoire est aussi un lieu où l'on observe la migration de nombreux oiseaux. Par exemple, on voit souvent des cigognes. Il y a deux semaines, j'en ai vu soixante-quatre. C'est toujours un beau spectacle!

Quelle rencontre avec un oiseau gardez-vous en mémoire?

D — Une belle rencontre avec des cigognes, justement! Un soir, en rentrant de l'école avec mes enfants, j'ai vu un vol de cigognes. Une trentaine de ces grands oiseaux est venue se poser tout proche de notre maison, sur les branches d'un arbre mort à l'orée de la forêt.

Les images me reviennent en tête plusieurs années après! Les cigognes ne sont pas farouches. On n'était vraiment pas loin. Ces oiseaux incarnent le phénomène migratoire, le voyage. La faune n'a pas de frontière!

Comment observez-vous les animaux?

D — Je fais des affûts. Je m'installe à un endroit et j'observe. Il y a un endroit que j'aime bien, où je vais régulièrement. C'est à 500 mètres de chez moi. Il y a une cinquantaine de sorties de terriers de blaireaux sur plusieurs centaines de mètres carrés. Les blaireaux sont des bâtisseurs, il faut qu'ils creusent, qu'ils creusent... Il y a trois ans, en fin d'après-midi, j'y ai fait un affût. J'ai vu trois renardeaux sortir d'un terrier et jouer comme des chiots ou des chatons, pendant une heure, à seulement une dizaine de mètres devant moi. La mère les observait. Fatigués, les renardeaux se sont arrêtés et se sont mis à téter avant de rentrer dans le terrier. La mère est alors partie chasser. Et moi, j'étais là, comblé par ce magnifique spectacle de la nature... J'aime ressentir à ces occasions les émotions des animaux.

Y a-t-il un lieu d'observation que vous affectionnez particulièrement?

D — Les bords de Loire... depuis mon enfance. La Loire est animée du ballet presque incessant des oiseaux, notamment aux beaux jours, avec l'arrivée des sternes. Si je ne devais retenir qu'un lieu, je choisirais donc les bords de Loire! Je pars souvent de chez moi à vélo, je passe par le Lac de Loire et je vais jusqu'à Muides. C'est magnifique parce que j'ai l'impression de rouler sur la Loire, je suis au ras de l'eau... En habitant à Mont-près-Chambord, il y a aussi la forêt qui m'entoure. Ces deux éléments, j'ai la chance de les avoir pour assouvir mes besoins d'observation!

Propos recueillis par Jean-Claude Botton lors d'une soirée *Partage d'histoires* à Fontaines-en-Sologne, en 2023.

— Quand mes enfants étaient petits, c'était un vrai plaisir d'aller assister au brame du cerf à Chambord, c'était un moment privilégié en famille!

— Oui, c'est tellement impressionnant qu'on a toujours envie de le faire découvrir à des amis de passage qui ne connaissent pas.

— Le problème aujourd'hui, c'est que c'est devenu un vrai bazar sur

les miradors... il y a les chiens, les éclats de rire, ça s'interpelle...

— Sans parler des fumées de cigarettes et des portières qui claquent.

— Le comble de tout, c'est la phrase répétée à qui mieux mieux et prononcée avec force : « Chuuut! Faites pas de bruit!!! ».

— Faut pas y aller le mardi, c'est le soir où il y a plein de gamins qui courent, qui sautent, qui brament plus fort que les cerfs, et le mercredi c'est guère mieux...

— Et pas le week-end non plus! C'est réservé aux Orléanais et aux Parisiens.

— En fait, il ne te reste que deux soirs dans la semaine, le lundi et le jeudi.

— Le vrai beau moment pour assister au brame dans de bonnes conditions, c'est le matin. Tu arrives vers 6h30, il n'y a que quelques personnes, des photographes animaliers, et pas un bruit! Au début tu ne vois rien, juste la fin de la nuit, mais les animaux sont là, on les sent presque, on les devine et on les entend... Puis vient la brume de l'aube, tu te frottes les yeux pas encore bien réveillés et tu devines les bois des cerfs qui surgissent de ce voile blanchâtre, et comme dans un laboratoire photo, le tableau complet t'est révélé peu à peu avec les couleurs de l'aurore. Les animaux s'éloignent peu à peu... Magnifique!

Le carnaval des animaux. Petite anthologie.

Par Gilles A. Tiberghien, philosophe.

On peut les choisir au hasard, de genre et de tailles différents : ceux qui trottent dans les basses-cours, les poules et les lapins par exemple, ceux qui défient le monde sauvage de la savane, les lionnes, les autruches, les girafes et les éléphants, ceux qui végètent dans nos ménageries, les chimpanzés, les bonobos et quelques gorilles, les porcs-épics, les tatous, les flamants roses et les outardes, d'autres qui empestent les vivariums, les monstres de Gila, les vipères, les phasmes qui se veulent invisibles et les prodigieux axolotls.

À la manière de Gilles Aillaud on pourrait faire une *Encyclopédie de tous les animaux* et puis, par un zoom habile, descendre vers le Loir-et-Cher sur les bords de la Loire à Saint-Dyé, « emprès Chambord », pour parler comme Villon dans son *Testament*. Là on choisira l'aigrette Garzette, ou le balbuzard pêcheur qui attrape les poissons en piqué entre ses serres. Ou encore les Goélands que d'aucuns prennent pour des mouettes, le héron cendré « emmanché d'un long cou », planant au-dessus du fleuve, à ras de l'eau, le grand cormoran au dos d'un gris bronze avec des reflets bleus qui vole discipliné en formation. Et la mouette rieuse et tant d'autres.... Sans oublier les migrateurs de passage, comme ces cigognes arrivées un soir de septembre dont une centaine d'individus se tenait perchée sur le faîte de l'église de Saint-Dyé pour reprendre des forces avant de disparaître vers l'Afrique.

En scrutant le fleuve on peut aussi repérer — ça ne m'est jamais arrivé — la queue plate d'un castor d'Europe. Sur les rives du Néant et aux abords du Beuvron, il ronge allègrement tous les troncs d'arbre qu'il peut se mettre sous la dent créant ainsi des barrages impressionnants qui semblent démesurés en comparaison du débit de l'eau. Sans voir

aucun de ces travailleurs infatigables nous avons rencontré nombre de ces barrages avec Olivier Leroi lors d'une marche de deux jours dans le Néant, dont le récit reste à faire.

Ou bien il arrive qu'un animal, muet, lève les yeux, nous traversant de son calme regard.

Rainer Maria Rilke, *Huitième Élégie de Duino*

Les animaux assistent au monde. Nous assistons au monde avec eux, en même temps qu'eux. Cette communauté du sens de la vue, nous apparie et nous apparente, elle pose entre nous la possibilité du seuil, celle de cette expérience dont parle Rilke. Il ne s'agit pas de beauté, mais d'une intensité qui peut nous être rendue : le plus magnifique bois de pins ou la plus belle montagne, nous résistent et sont inépuisables, aucun discours (comme Ponge en a fait l'épreuve), aucune image (comme Cézanne l'a vérifié) n'en peuvent venir à bout. Mais ni la montagne, ni la pinède, aucun objet et aucune plante ne peuvent faire ce que n'importe quel animal peut faire : nous voir, et nous faire comprendre que nous sommes vus. Aucune solidarité, sans doute, ne s'ensuit, mais il y a malgré tout ce lien objectif des vivants qui se voient mutuellement et qui ont peur les uns des autres. Lever les yeux, le mouvement que décrit Rilke, c'est aussi ce qui cherche à échapper à la peur, ce qui tente autre chose que l'indifférence ou l'avidité. Autre chose. Comme une curiosité nouvelle, nouvelle à chaque reprise.

Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*, Paris, Bayard, 2007

Pour faire cette expérience
on place au sommet d'une balle
flottant dans une bassine
un escargot de Bourgogne
que l'on maintient en reptation
sur place au moyen d'une pince
fixée à sa coquille. Puis
l'on fait osciller sous son nez

un court bâton horizontal. Au rythme
de trois vibrations par seconde
l'escargot reste sur la balle. Au rythme
de quatre par seconde
il se lance car le bâton
pour lui est immobile. Ainsi
la betta Splendens se prépare
à la lutte lorsqu'elle perçoit
trente fois par seconde
l'image d'une congénère.

Pierre Alferi, *Le chemin familial du poisson combattif*, P.O.L., 1992

Le chant des oiseaux

Il est facile de dire qu'un chant est court ou long, varié ou monotone, qu'une note est douce, claire, moelleuse, forte, faible, sonore, perçante, vive, et ainsi de suite ; mais nous n'en tirons aucune idée du caractère distinctif du son, puisque ces mots ne décrivent que des qualités de classe ou de genre, et non pas celles qui sont spécifiques et individuelles. Il semble parfois utile, en décrivant un champ, d'en indiquer le sentiment, quand il nous semble qu'il en possède un d'humain, et de le dire joyeux, gai, plaintif, tendre, etc. ; mais, ceci, après tout, n'est qu'un expédient grossier qui, le plus souvent, ne sert qu'à égarer l'esprit. Ainsi, dans le cas du rossignol, les livres m'avaient préparé à entendre un chant nettement plaintif. Or je le trouvai si peu plaintif que je fus poussé à l'extrême opposé et déclarai (avec Coleridge) que c'était un chant joyeux. Mais par la suite, je renonçai à ce terme le trouvant aussi faux que l'autre ; plus je l'écoutais et plus j'admirais la pureté de son de quelques notes, le style exquis, les beaux contrastes ; l'art était parfait, mais il était tout à fait privé de passion, de sentiment humain. Un sentiment d'une espèce inhumaine y vibrait peut-être, mais non point de gaieté, tel que nous l'imaginons dans le chant de l'alouette et, à coup sûr, aucune douleur, ni quoi que ce fût de triste. De même, quand nous écoutons un chant que tout le monde s'accorde à dire « tendre », nous reconnaissons peut-être quelque qualité qui évoque la qualité de tendresse dans la parole humaine ou la musique vocale, ou qui nous affecte comme elle, mais il suffit d'un moment de réflexion pour se convaincre qu'il ne s'agit point de tendresse, que l'effet n'est pas tout à fait le même ; que nous

ne l'avons décrit ainsi que faute d'un mot juste : qu'il n'y a pas en lui la moindre trace de sentiments humains.

W. H. Hudson, *Le langage des oiseaux*

La pousse du poil

Le poil a donné un nom à tout ce qui recouvre plus ou moins le corps de tous les animaux, ce qui se comprend d'autant mieux que ces derniers ont reçu leur nom d'un ancêtre de l'homme. Écoutons le mouton : *Là, l'aine ai ; là est né, l'alène ai, l'haleine ai, là laine ai.* L'ancêtre mouton avait donc de la laine, à *l'aine*, où il était né, autour de son alène. À ce moment l'haleine se fit sentir. Celui qui avait une mauvaise alène avait aussi une mauvaise haleine. Aussitôt que l'haleine se fait sentir, elle est désagréable. *Laine ai, l'ainé, l'est né.* Le premier *lainé* fut l'ainé, le premier né. Entre deux, on reconnaissait l'ainé à ce qu'il était *lainé*. Des deux jumeaux de Rebecca, Esaü était bien *l'ainé*, étant lainé ou couvert de poils dès sa naissance.

Jean-Pierre Brisset, *Les origines humaines.*
2^{ème} édition de *La science de Dieu*, 1913

Le sphex

J'ai élevé des larves de Sphex en leur donnant, l'un après l'autre, les Grillons pris dans les cellules ; et j'ai pu suivre ainsi jour par jour les progrès rapides de mes nourrissons. Le premier Grillon, celui-là même sur lequel l'œuf a été pondu, est attaqué, ainsi que je viens de le dire, vers le point où le dard du chasseur s'est porté en second lieu, c'est-à-dire entre la première et la seconde paire de pattes. En peu de jours, la jeune larve a creusé dans la poitrine de la victime un puits suffisant pour y plonger à demi. Il n'est pas rare de voir alors le Grillon, mordu au vif, agiter inutilement les antennes et les filets abdominaux, ouvrir et fermer à vide les mandibules, et même remuer quelque patte. Mais l'ennemi est en sûreté et fouille impunément ses entrailles. Quel épouvantable cauchemar pour le Grillon paralysé!

Cette première ration est épuisée dans l'intervalle de six à sept jours ; il n'en reste que la carcasse tégumentaire, dont toutes les pièces sont à peu près en place. La larve, dont la longueur est alors d'une douzaine de millimètres, sort du corps du Grillon par le trou qu'elle a pratiqué au début dans le thorax. Pendant cette opération, elle subit une mue, et sa dépouille reste souvent engagée dans l'ouverture par où elle est sortie. Après le repos de la mue, une seconde ration est entamée. Fortifiée maintenant, la larve n'a rien à craindre des faibles mouvements du Grillon, dont la torpeur chaque jour croissante, a eu le temps d'éteindre les dernières velléités de résistance, depuis plus d'une semaine que les coups d'aiguillon ont été donnés. Aussi l'attaque-t-elle sans précaution, et habituellement par le ventre, plus tendre et plus riche en suc.

Jean-Henri Fabre, *Souvenirs entomologiques*,
1^{ère} série, *La larve et la Nymphé*, 1916

La responsabilité envers les animaux

Cette dimension de responsabilité a bien été analysée par Catherine et Raphaël Larrère, leur travail sur le contrat domestique, et elle préside à l'interprétation d'éthique environnementale que fait Raphaël Larrère du rapport au loup revenu. Cette proposition implique de hiérarchiser finement les devoirs moraux que nous avons envers les différents types d'animaux, qui doivent être distingués : certains sont du ressort de l'éthique environnementale (les animaux sauvages), d'autres de l'éthique de l'élevage (les domestiques) ; les seconds passent avant les premiers, du fait même de la responsabilité que nous avons contractée envers eux. C'est la formulation la plus subtile et la plus réaliste du problème en termes d'éthique du vivant plurielle.

Mais la responsabilité est un phénomène à double tranchant. Si nous sommes responsables des brebis désarmées par nous, nous devons répondre du fait que notre guerre contre le loup est le produit de notre action. Elle ne préexistait probablement pas au pastoralisme : nous l'avons déclenchée. C'est ce qui amène Paul Shepard à avancer l'hypothèse suivant laquelle le néolithique, interprété ici sous le visage du pastoralisme à action directe positive, est le lieu du déclenchement de notre guerre contre la nature. Si nous créons les conditions écologiques qui amènent les loups à manger les moutons, il devient

plus mal aisé de justifier notre droit sacré de les *détruire* lorsqu'ils le font.

Car enfin, toutes les domestications animales ou végétales ne produisent pas aussi nettement de la dépendance et de la vulnérabilité. Haudricourt évoque un modèle alternatif, celui de l'action indirecte négative :

De même tous les animaux domestiques ne ressemblent pas au mouton. Dans les campagnes indochinoises, les buffles sont « gardés » par les enfants, mais ce n'est pas l'enfant qui défendra son troupeau contre le tigre, c'est le troupeau sachant se défendre qui empêchera le tigre d'enlever son « gardien ».

Baptiste Morizot, *Les diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Wildproject, 2016

Les grillons

La stridulation des grillons semblait être au fondement de tous les sens. Je finis par ne plus le distinguer d'un bourdonnement dans mes oreilles, comme un bruit venu de l'intérieur et non de l'extérieur. On ne peut s'en débarrasser en l'écoutant. Quand je suis réduit au silence, je l'entends. Il me rappelle que je suis un habitant de la terre.

H.D Thoreau, *Journal*, Juillet 1851

Protéger les animaux

Les motifs d'intervention légale en faveur des enfants s'appliquent avec autant de force quand il s'agit de ces malheureux esclaves et victimes de la portion la plus brutale de l'humanité, les animaux; c'est grâce à une grossière interprétation du principe de liberté que l'infliction d'une peine exemplaire en cas de brutalité envers ces êtres sans défense a été considérée comme une ingérence du gouvernement dans des choses hors de son domaine, une ingérence dans la vie, privée. La loi est impérativement appelée à intervenir dans la vie privée des tyrans domestiques. Et il est à regretter que des scrupules métaphysiques touchant à la nature et à la source de l'autorité des gouvernements puissent entraîner plusieurs chauds partisans des lois contre les mauvais traitements infligés aux animaux à justifier ces lois par des considérations tirées des conséquences fortuites que peut avoir la tolérance des habitudes de cruauté pour les intérêts des êtres humains, au lieu de tirer leur défense de leur mérite intrinsèque même. C'est un devoir pour la société de réprimer les actes que tout homme doué d'une force physique suffisante, devrait réprimer s'ils étaient commis en sa présence.

John Stuart Mill, *Les droits de l'animal considérés dans leur rapport avec le progrès social*, Traduction L. Hotelin, Paris, H. Welter, 1900

— C'était un sanglier, mais un sanglier, comme on n'en voit pas, une hure, de cent quarante livres, rude, hérissée de ronces, et des épaules de bison.

— Fichtre!

— L'animal, tout en flairant le sol de son groin, se déplaçait à petits pas. Je toussai. Il releva la tête, me vit, et continua son manège. C'était une bête têtue. Les défenses pointaient, courtes, tranchantes; mais quoiqu'elles eussent un air brutal, la menace ne comptait pas à côté de ce front construit pour des besoins d'obstination et de puissance. Sous le poil rêche, l'os frontal semblait contenir, à lui tout seul, la raison d'être de la bête. Et la bête, livrée à sa force, aux instincts de son sang, continuait, en reniflant, son inspection du sol.

Henri Bosco, *Le sanglier*, 1932



















La part des anges.

02 2019.























Page 4

Du pays, découpage, 2021

Page 6

Portrait de l'artiste.

Page 8-9

Dedans/dehors, photo récolte, 2025

Pages 14-15

Hervé Rousseau préparant la terre, dans son atelier, pour l'installer dans une souille. Volet *La Grande coulée*.

Page 16

Pose d'argile dans le parc du Domaine national de Chambord pour *La Grande coulée*.

Page 17

Test de plat en gré pour *La Grande coulée*.

Page 18

Le Scrupule, réalisé à l'atelier de Choco'la Praline avec des habitants.

Page 19

Dedans/dehors, photos récolte, 2025

Page 20

Travaux de prototypage pour *Monolithe*, dans le parc du Domaine national de Chambord, 2025.

Page 37

Darwin, découpage sur peau de sanglier, 2024

Page 38

Le guide, découpage, 2023

Page 39

L'ombre, découpage, 2009

Page 40

Un petit moment de confusion, branche de charme, plumes, pattes d'oiseaux, 2025. Réalisé la veille de l'élection de D. Trump.

Page 41

Le canard, bois de bourdaine sculpté, mine de plomb, 2013

Page 42

L'énergie, bois de cerf et fils électriques, 2005

Page 43

Sans titre, mine de plomb sur image imprimée, 2021

Page 44

Couteau, bois et rémige de pigeon, 2024

Page 45

La part des anges, stylo bille sur image imprimée, 2019

Pages 46-47

La nuit, encre de chine, boutons, 2024

Page 48

Réglage des forêts, mine de plomb sur boîte, 2024

Page 49

Frangé, plume de coq, 2005

Pages 50-51

Le troisième souffle, perche taxidermée et verre soufflé, 2013

Page 52

Sans titre, encre de chine sur imprimé, 2008

Page 53

La traversée des apparences, peau de bête tannée et découpage, 2021

Pages 54-55

L'autre, livre de pêche, zébu en bois, 2019

Page 56

Un théâtre, fonte d'aluminium, 1998

Merci!

La Communauté de communes du Grand Chambord et Olivier Leroi remercient l'ensemble des participants et des partenaires qui ont contribué à la résidence de l'artiste et à l'exposition *L'Autre présence*.

Armonie Tourbet et Nicolas Croce, Mathilde Zambeaux et Fabrice Moonen — Domaine national de Chambord.

Yann Vandebeulque et Didier Hacquemand — Office national des forêts.

Julien Guillemart — Maison de la Loire du Loir-et-Cher.

Aymeric de Baudus — Tuilerie de la Bretèche.

Pauline Saradin — Choco'la Praline.

Véronique et Lars de Sparre — château de Villesavin.

Pierre Gouabault et Ophélie Leblond-Tessier — Bâtiment 84 – Maison des générations et de la culture.

Lolita Voisin et Christophe Le Toquin — École de la nature et du paysage — INSA Centre-Val de Loire.

La commune de Bracieux pour la mise à disposition d'un local de travail.

La commune de Saint-Dyé-sur-Loire pour son aide logistique au Pressoir.

Hervé Rousseau, céramiste.

Gilles A. Tiberghien, philosophe.

Florence Beaugier, commissaire d'exposition.

Hélène Pailloux, maire de Bracieux.

David Michel, habitant de Mont-près-Chambord.

Jean Alvarado, Damien Barbary, Lise Laure Batifol, François Beaujouan, Christiane Beneville, Ioan Boinot, Rémi Boinot, Jean-Claude Botton, Marine Calmet, Régine Carlotti, Marie-Claire Cartier, Jacques Chevalerias, Nadine Folcarelli, Daniel Grossin, Lydie Grossin-Gément, Jean Leroi, Elie Leroi-Robquin, Robert Morin, Marylène Pourray.

Les habitants qui ont contribué à la résidence et à ses différents volets : *La Grande coulée*, *Le Scrupule*, *Dedans/dehors*.

Merci aux contributeurs financiers du projet : La Région Centre-Val de Loire — dispositif du PACT — Projet artistique et culturel de territoire. Le Pays des Châteaux — dispositif du Fonds de manifestations touristiques.

Directeur de la publication

Gilles Clément,
Président de la Communauté de communes
du Grand Chambord

Coordination

Nicolas Blémus,
Chef de projet du développement culturel,
et Susie Hénaut,
Chargée de mission culturelle du Grand Chambord

Rédaction

Nicolas Blémus, Susie Hénaut et Olivier Leroi, sauf
mentions contraires

Réalisation des entretiens

Nicolas Blémus, Susie Hénaut et Jean-Claude Botton

Conseils et corrections

Hélène Renou, Anna Boisseau et Philippe Loiseau Dubosc

Graphisme

studio MURO

Crédits photo

© Franck Gérard pour le portrait d'Olivier Leroi ;
© François Lauginie pour les photographies d'œuvres ;
© Olivier Leroi, Nicolas Blémus et Susie Hénaut pour
les photographies documentant la résidence

Impression

ISF (Blois)



wahou.grandchambord.fr

